



M'appelle Mohamed Ali

Cahier d'accompagnement
par Marie-Louise Bibish Mumbu

Saison 22—23

Théâtre de Quat'Sous



Nous on sait à quoi l'on reconnaît un frère. *À sa dignité.* Même dans la misère reste digne mon frère. *Sois fier.* Même dans la mort. *Garde ton honneur.* Ne te complexe jamais devant tout ce qu'ils te montreront.

M'appelle Mohamed Ali

Une production
du Théâtre de La Sentinelle
et du Théâtre de Quat'Sous
en coproduction avec
le Festival TransAmériques

Texte
Dieudonné Niangouna

Mise en scène
Philippe Racine
Tatiana Zinga Botao

Interprétation
Lyndz Dantiste
Nadine Jean
Fayolle Jean Jr
Anglesh Major
Maxime Mompérouse
Widimir Normil
Martin-David Peters
Rodley Pitt
Franck Sylvestre

Assistance à la mise en scène
Jasmine Kamruzzaman

Décor
Marie-Eve Fortier

Costumes et maquillage
Ange Blédja Kouassi

Lumière
Valérie Bourque

Conception sonore
Elena Stoodley

Mouvement
Claudia Chan Tak

La vie de Mohamed Ali, icône culturelle des années 1960 et grand champion du monde de la boxe, a très vite été ponctuée de combats politiques contre la ségrégation raciale. Le Théâtre de La Sentinelle lui rend hommage et étudie en profondeur la condition de l'acteur noir. En s'emparant du théâtre politique d'une des grandes voix de l'Afrique francophone, l'auteur congolais Dieudonné Niangouna, les co-metteur-e-s en scène Philippe Racine et Tatiana Zinga Botao offrent cette partition à un oratorio composé de neuf acteurs afrodescendants de Montréal.

Avec Ali, d'hier à aujourd'hui, de l'Afrique à l'Amérique, La Sentinelle s'interroge sur la valeur de l'existence, la résistance, la foi en soi, la complémentarité des êtres, la collectivité, la combativité et le franchissement des limites. Être Africain et en faire le choix – si l'on peut – ; en porter l'identité fièrement comme on porterait un drapeau ; accomplir un acte de résistance personnel ou collectif sans se départir d'une grande ironie. Ces hommes noirs vont ainsi au combat. Ils convoquent la multitude pour une lutte partagée. Le tout, avec la plus grande des dignités.

Fondé en 2017 à Montréal par les comédien-ne-s Lyndz Dantiste et Tatiana Zinga Botao, auquel-le-s s'est joint Philippe Racine comme directeur artistique, le Théâtre de La Sentinelle compte parmi ses créations *Lettres d'une Africaine*, mise en lecture en 2021 au Théâtre de Quat'Sous, et *Qui veut la peau d'Antigone ?* jouée à Espace Libre. Leur plus récente création, *M'appelle Mohamed Ali*, a d'abord été mise en lecture au Théâtre de Quat'Sous en 2020 pour ensuite voir le jour au Festival TransAmérique en juin 2022.

« Ali, boma ye ! »

par Marie-Louise Bibish Mumbu

The Rumble in the Jungle

C'est à Kinshasa le 30 octobre 1974 que se déroule le plus grand spectacle de la planète, *The Rumble in the Jungle* entre Mohamed Ali et Georges Foreman dans l'ancien Zaïre, la République Démocratique du Congo (RDC) actuelle, dirigée à l'époque par Mobutu Sese Seko Kuku Ngbendu wa Zabanga, - c'est son nom -, le Maréchal dictateur qui se prenait pour un dieu.

Le Zaïre étant miné par la contestation et les rébellions internes, Mobutu comprend vite qu'il faut du pain et du jeu pour divertir un pays historiquement instable et consolider son pouvoir. Presqu'au même moment, Don King, le promoteur du combat Ali/Foreman et inventeur de la formule accrocheuse *The Rumble in the Jungle*, a besoin d'argent, car il a promis la somme faramineuse de 5 millions de dollars américains aux combattants. Mobutu ne pouvant se priver d'un événement d'une telle ampleur, offre à Don King de payer le combat, mais à une condition : ça se passera à Kinshasa !

C'est acté. Mobutu qui se fait appeler Père de la Nation paie la facture de 10 millions de dollars américains – 5 pour chacun des combattants – et prend tout en charge.

Tout est surfait, extravagant et calculé pour chaque acteur. Don King a réussi son pari. Mobutu a son événement de propagande. L'annonce se fait le 20 mai 1974, date d'anniversaire de la création du parti unique du dictateur, le MPR – Mouvement Populaire de la Révolution. Un festival de musique, Zaïre 74, est organisé en marge du *Rumble*. Des artistes afro-américain-e-s partagent la scène avec des artistes africain-e-s et zaïrois-e-s. James Brown, BB King, The Spinners, Miriam Makeba, Manu Dibango, Tabu Ley Rochereau, Abeti Masikini, pour ne citer que celles et ceux-là.

Oh, Mobutu n'a rien inventé, n'est-ce pas ? Le concept de masquer une propagande sous l'envergure d'un événement existe depuis longtemps et il a fait son temps. On se rappellera qu'en 1936, l'Allemagne nazie organisait les Jeux Olympiques de Berlin ! Alors.

Ali, The Greatest

Tout le monde y a trouvé son compte dans ce *Rumble...* sauf la population et Mohamed Ali.

Un Ali qui célèbre, par chacune de ses prises de parole, sa couleur, sa grandeur, sa beauté, sa force, son charisme, dans un pays où la parole est confisquée par le Maréchal qui lui, seul, oriente, guide, ordonne, décide.

Un Ali qui se place du côté des marginalisé-e-s pour dire ce qu'il voit, sait, sent, pense et espère. Un Ali qui se mélange aux gens lors de ses entraînements dans la rue, des gens qui se reconnaissent en lui et qui, automatiquement, lui scandent le fameux « Ali, boma ye ! » - Ali, massacre-le ! Lui, elles et eux, Foreman, la précarité, leurs silences, leurs cauchemars, la galère, l'égoïsme, un peu les riches, un peu aussi le Maréchal, le colonialisme, le capitalisme, les décideurs qui décident mal malheureusement, au détriment des peuples...

Ce combat devient celui d'Ali l'Africain contre Foreman l'Américain. Un combat culturel et politique. Ali, les gens l'aiment au-delà du ring et de la boxe. Pour ses prises de position. Pour son refus d'aller au Viêt Nam. Pour sa victoire devant la Cour suprême des États-Unis qui lui reconnaît son droit de refuser son service militaire.

Ça ne veut pas dire que Foreman n'avait pas d'adeptes... Il en avait! D'ailleurs, la grand-mère de mon amie le préférait à Ali... Mais disons qu'il ne s'est pas fait d'ami-e-s lorsqu'il est débarqué au Zaïre avec son berger allemand, là où le colon belge s'en servait pour des actions punitives sur les Zaïrois... Cette erreur le rangeait directement du côté blanc américain du ring.

Et surtout le déroulement, puis l'issue du combat, font l'unanimité pour Mohamed Ali dont la résilience, l'intelligence et la force de caractère ont pu venir à bout de la puissance des coups de Foreman précisément au 8^e round avec un direct du droit.

« Ali, boma ye ! »

Ville-paradoxe, ville-spectacle, Kinshasa devient donc le ring du *Rumble in the Jungle* et sa « radiotrottoir » foisonne d'anecdotes, de ragots, siège d'une civilisation urbaine de partage et de convivialités sans artifices, sans simulacres, sans fausse dévotion, sans épouvantails.

La force pluriverselle du nombre

par Marie-Louise Bibish Mumbu



© Yanick Macdonald

M'appelle Mohamed Ali est un coup de cœur pour moi déjà lors de sa mise en lecture à l'automne 2020. Le coup s'est décuplé avec la mise en scène. J'aime la résonance des mots d'un auteur africain dans la bouche d'interprètes haïtiens nord-américains de différentes générations dirigés en mouvement par une chorégraphe sino-malgache dans un théâtre québécois en plein centre-ville de Montréal.

Une présence pluriverselle à couper le souffle.

Qui amène un certain théâtre, un certain public, le genre qu'on ne voit pas souvent, le genre qui ne fréquente pas souvent les salles de spectacles...

Un beau moment d'humanité, un souffle qui fait énormément de bien.

On ne fait pas de l'art pour un groupe restreint. L'art n'est vraiment complet que quand il arrive à briser les frontières de l'élite et des spécialistes. Il doit pouvoir atteindre tout ce qui est humain, sa première vertu étant de parvenir effectivement à l'universel.

Avec une telle affirmation du *nous*, le spectacle questionne bien plus que la parité de genre. Tatiana Zinga Botao et Nadine Jean sont les seules femmes du groupe, mais elles y sont avec Lyndz Dantiste, Fayolle Jean Jr., Anglesh Major, Maxime Mompérusse, Widemir Normil, Martin-David Peters, Rodley Pitt, Franck Sylvestre et Philippe Racine. Des humains avec lesquels elles partagent les mêmes conditions de casting, les mêmes questionnements de visibilité.

Ce spectacle déconstruit l'imaginaire collectif québécois pour le reconstruire, avec tous les Québécois·e·s de souche et d'ailleurs, toutes les postures, toutes les histoires, toutes les réalités.

Nous cherchons à tort
à raconter notre histoire
à travers les autres.

*Nous glissons entre les
fissures des murs, et nos
histoires restent de l'autre
côté. Elles étaient trop
grosses pour un si fin
passage.*



Entretien avec Dieudonné Niangouna

par Marie-Louise Bibish Mumbu



© Dieudonné Niangouna

Les origines de la pièce et l'écriture sur mesure avec l'acteur Étienne Minoungou

Au commencement, c'est-à-dire à l'âge de 13 ans quand je commençais à écrire des pièces de théâtre, je caressais le rêve d'écrire une pièce de théâtre sur Mohamed Ali. J'avais grandi avec la mémoire du combat du siècle à Kinshasa : « ALI, BOMA YÉ ! » Parce que Mohamed Ali avait le courage de sa vérité et zéro complexe avec ça. Parce qu'il savait se défendre idéologiquement et pas qu'avec les poings. Parce qu'il s'entendait libre de se battre pour les droits civiques des Noirs aux États-Unis, ce qui est un combat universel en soi. Parce qu'il avait refusé d'aller se battre au Viêt Nam contre des gens qui ne lui avaient rien fait de mal (et j'aimais déjà à 13 ans cette lucidité politique). Parce qu'il avait une force psychologique et un mental d'acier (fallait le faire vu la taille de la ségrégation à l'époque). Parce que c'était un fin stratège sur le ring et avant d'y monter, il savait pourquoi il y allait. Parce qu'il avait l'aisance de se trouver beau, pas que physiquement, mais « idéellement » à une époque où les canons esthétiques ne donnaient pas cher de leur peau aux Noirs Africain-e-s et Afro-américain-e-s, et que lui, Mohamed Ali, touché par cette désobligeance, en avait fait un cheval de bataille pour emmener les gens à réinterroger la notion de beauté qui n'est pas une mince affaire, car la discrimination et le lavage de cerveau passent énormément par là... Et aujourd'hui encore, on voit des Africain-e-s sur le continent ou dans l'ailleurs, se décaprer la peau avec des conneries antiseptiques.

Alors quand Mohamed Ali dit : « *Je suis beau ! Je suis le plus beau ! Je m'aime tout simplement* », ce n'est pas un petit sapeur de Bacongo qui est en train de se vanter sur la largesse de son nez, c'est beaucoup plus spirituel que ça.

Et enfin, je voulais écrire sur Mohamed Ali depuis l'âge de 13 ans, parce qu'adolescent dans un Congo qui n'était pas si simple que ça, il me fallait trouver des modèles forts et intelligents qui devaient m'accompagner comme des leitmotivs, des formes de « get-up, stand-up ! » à la Bob Marley.

Et dans ce casting de titans, il y avait bien évidemment Mohamed Ali pour toutes les raisons que je viens d'évoquer, à côté de Sony Labou Tansi et de tant d'autres. Bref !

Mais le théâtre nous apprend une chose qui n'est pas bête : ce qu'on dit est une chose, et la façon de dire, c'en est une autre. Quand on le dit ? À qui on le dit ? Où on le dit ? Avec qui, si c'est possible, on le dit ? Et pourquoi on le dit ? Tout un art technique qui exige une certaine intelligence, sinon on peut penser pour et agir contre sans même le savoir. Et c'est catastrophique pour ce qu'on a à défendre. Je me devais donc de maturer pour aborder un tel personnage et trouver avant tout le départ de feu et l'arrivée d'eau. Ces deux facteurs sont majeurs et donc capitaux dans une écriture dramaturgique et surtout quand on s'attaque à un *Greatest* comme Mohamed Ali.

Je prenais mon temps pour trouver. J'y travaillais en sous-mains, un peu comme ces projets de vie qu'on porte dans un coin de son ventricule et qui nous portent chemin faisant.

La rencontre avec Étienne Minoungou sera décisive pour accoucher ce vieux rêve. Dix ans déjà qu'on se connaissait, voilà qu'un jour aux Récréâtrales 2008, en pleine période de résidence artistique, Étienne Minoungou perdait son père avec qui j'avais rendez-vous le soir, mais le pauvre père était parti le matin. Le jour de la clôture du festival, Étienne Minoungou qui devait prendre parole était sans mot, lui qui d'ordinaire n'avait pas ce problème. On attendait son discours qui tardait à venir. Je m'approche alors pour lui taper sur l'épaule en disant : *« Hé ! Mohamed Ali, lève-toi et mets Foreman K.O. ! C'est au huitième round que Mohamed Ali envoie Foreman au tapis ! Allez ! Vas-y ! Donne-nous ton huitième round ! »*

Étienne Minoungou se levait, un discours plein de vie, d'émotion et de courage sortait de lui, des tonnes et des tonnes d'énergies. J'étais en train de voir Mohamed Ali sur la scène et non sur le ring pendant qu'Étienne était en train de clôturer les Récréâtrales 2008 deux jours après avoir enterré son père.

Le soir même en partageant un verre, il me dit : *« Fils de mama, comment as-tu su que je rêve de jouer Mohamed Ali ? »* Je lui ai répondu : *« Parce que j'ai toujours voulu l'écrire. »*

Et là, c'était fait.

Tout était là.

Tout était dit.

Je venais de trouver la forme artistique de mon Mohamed Ali que je rêvais d'écrire depuis, c'est-à-dire :

- *Je savais de quoi j'allais parler : j'allais parler du théâtre.*
- *Comment j'allais parler du théâtre ? Comme un combat. Un combat pour ce qu'il y a de plus digne en l'humain : son intégrité.*
- *Sous quel prisme ? Le courage de la vérité.*
- *Sous quel angle ? La lutte des comédien-ne-s noir-e-s (en exil ou ailleurs ou même chez soi, le « chez soi » étant un concept pas facile à définir selon qui vient et qui part, qui reste, qui regarde, et qui dicte) qu'on ne voit pas assez ou pas suffisamment dans leurs beaux jours.*
- *Pourquoi ? Pour toutes les raisons possibles : historiques et politiques avant qu'elles ne soient traduites en facteurs culturels et économiques. J'allais parler de ces raisons possibles non conformes, mais possibles, même quand elles relèvent de l'impossibilité relative, mais en parler tout de même non comme une plainte, mais comme un manifeste qui donne du courage, qui fabrique de l'espoir et qui parle de la force et de la beauté des choses. C'est ça mon Mohamed Ali. J'allais parler du combat de l'art théâtral, de boxer la situation contre vents et marées.*
- *Et Mohamed Ali dans tout ça ? Métaphore et non biopic, dans un domaine aussi artistique qu'est le théâtre avec tous les enjeux historiques et politiques, une fois de plus, qui l'attaquent sur son ring nommé scène.*
- *Où ? Quel sera le lieu de l'action ? La scène ! Je posais mon histoire sur une scène de théâtre, le théâtre dans le théâtre, telle une mise en abîme. L'histoire allait se jouer sur une scène de théâtre, en pleine représentation devant les spectateur-trice-s. Le comédien devait se servir du théâtre pour dire des choses, défendre des points de vue, porter une parole.*
- *C'est quoi l'histoire de la pièce, le résumé, en deux phrases ? C'est l'histoire d'un acteur qui monte sur scène pour jouer Mohamed Ali. C'est alors qu'il s'aperçoit qu'il peut se servir de cet espace pour dire des choses, car la scène est par définition le lieu où on peut mieux se le permettre, plus que partout ailleurs.*

J'avais donc toute la matière et tous les outils. La construction de l'œuvre pouvait commencer. C'est ça, mon histoire personnelle avec Étienne Minoungou qui avait fini par me faire accoucher *M'appelle Mohamed Ali*.

La rencontre avec La Sentinelle

Tatiana Zinga Botao m'avait écrit le 18 juin 2020 en se présentant. Elle m'a appris qu'elle était une mwana mboka, littéralement enfant du pays, - compatriote -, et que nous avons beaucoup d'ami-e-s artistes en communs. Bien évidemment, ça ne pouvait être que celles et ceux qui se trouvaient dans la même situation que moi, elles et eux au Québec, et moi en France. Quelle joie !

Puis Tatiana Zinga Botao arrivait à l'objet de son message : elle me demandait de lui céder les droits d'exploitation pendant deux ans pour ma pièce *M'appelle Mohamed Ali* qu'elle comptait mettre en scène « à l'automne 2021 avec 10 comédiens noirs, d'origines diverses. Ça sera un grand chœur d'Ali. Une manière de célébrer notre Congo, et tous les comédiens que je fréquente ici et qui jouent trop peu... ». Texto, je viens de la citer sur Messenger. Elle poursuivait : « Mais j'aimerais d'abord m'acquitter des droits. Est-ce libre de droits pour le Québec ? Je m'excuse de vous écrire sur Messenger, je n'ai pas réussi à trouver votre courriel professionnel. Je vous remercie. Tatiana Zinga Botao ».

Si ce n'est pas du respect, ça !

D'abord, il y avait les ami-e-s, frères et sœurs du Congo, compagnons de lutte (artistiques jusqu'au bout des doigts) et qui se trouvaient en dehors de la terre d'origine comme moi tout en continuant avec passion la belle affaire du théâtre; ça me fondait le cœur.

Et puis, il y avait le Congo portatif en Tatiana Zinga comme en moi, parce qu'un pays parle toujours à travers ses enfants mêmes dispersés, et ça c'est un joker. Ensuite, elle avait le sens du combat de façon élargie, dans sa dimension du monde, manifesté par le souci qu'elle portait envers les autres acteurs qui, pour elle, méritaient de mieux être vus et pas que par à-coups. Le sens même de l'Ubuntu/Ubuntu, - philosophie bantoue humaniste prônant la notion de communauté et d'interdépendance entre les humains et la conscience d'appartenir à quelque chose de plus grand.

Face à cela je ne peux fermer le cœur.

« Quelqu'un-e d'ubuntu est ouvert-e et disponible pour les autres, dévoué-e aux autres, ne se sent pas menacé-e parce que les autres sont capables et bon-ne-s, car il ou elle possède sa propre estime de soi – qui vient de la connaissance qu'il ou elle a d'appartenir à quelque chose de plus grand – et qu'il ou elle est diminué-e quand les autres sont diminué-e-s ou humilié-e-s, quand les autres sont torturé-e-s ou opprimé-e-s. » – Desmond Tutu

D'un solo à un oratorio, tes impressions ?

La reprise dans une dramaturgie chorale de *M'appelle Mohamed Ali* écrit pour Étienne Minoungou ne m'avait point étonnée pour deux raisons :

La première est qu'une pièce de théâtre une fois publiée commence une seconde vie indépendamment de l'auteur·trice. C'est un oiseau qui sort de la cage et s'envole. Le rêve de tout auteur·trice est que ses textes aillent bourlinguer ailleurs, aussi loin que possible et aussi longtemps qu'il y aura des lecteur·trice·s, des artistes, des spectateur·trice·s sensibles à sa poésie. Et quand cela arrive, quelle joie ! C'est une forme de reconnaissance accordée par l'espace et le temps à travers des gens qui habitent l'auteur·trice comme un pays.

J'ai déjà eu des propositions chorales pour *M'appelle Mohamed Ali*. Il y a cinq ans, à Paris, une jeune comédienne, Aline Bélibi, avait monté *M'appelle Mohamed Ali* avec une dizaine d'acteurs noirs. À Nantes il y a trois ans, le texte avait été swingué par un trio de Jazzmans et un acteur qui surfait entre slam et manifeste. Il y a six ans, au Tchad, *M'appelle Mohamed Ali* s'était fait prendre par deux danseuses contemporaines qui passaient de la danse au texte sans s'essouffler ! C'était un vrai challenge de boxeuses ! À Aubervilliers, un chanteur de blues venu du Congo, Athaya Mokondzi, entouré de boxeurs sur un ring, la performait entre texte et combat de boxe, dans un cadre totalement alternatif, il y a quatre ans.

La seconde raison est que j'avais confiance en Tatiana Zinga vu l'intégrité dont elle avait fait preuve d'entrée de jeu. Il y avait un enjeu esthétique dans sa lettre qui égalait son désir. Le fond et la forme se rejoignaient à la lecture de son intention. Elle parlait « Nous », elle parlait « cause commune », elle parlait « raison historique au contemporain », elle parlait « engagement collectif », elle parlait « présences à mettre en valeur » donc à partager avec autre et les autres des autres ; comme dit Aimé Césaire dans *Cahier d'un retour au pays natal* : « *Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche* ». La dimension chorale me paraissait tout à fait adéquate aux raisons fondamentales de son acte de créer.

Le texte pour la scène est un matériau de travail, quoique majeur, qui rencontre des univers différents portés par la poésie d'un metteur ou d'une metteuse en scène, et c'est cette rencontre qui produit le théâtre. Les théâtralités et les esthétiques naissent du projet de base du·de la metteur·e en scène, de la raison profonde voire viscérale, qui emmène ce·cette dernier·ère à rencontrer un texte afin de parler de son émoi à travers lui·elle. De ce point de vue, je ne peux pas m'offusquer de voir changer l'esthétique formelle de mon texte si et seulement si le·la porteur·euse du projet porte en lui·elle le courage de sa propre vérité.

Avec Étienne Minoungou, nous avons été à la naissance du projet *M'appelle Mohamed Ali*. Projet d'écriture bien entendu, auquel Étienne accorda vie avec un puissant talent par son art d'acteur et d'homme de théâtre de façon orchestrale. Et c'est cette dimension « orchestre » qui sous-tend le texte, car l'étendue du texte, les situations évoquées, les enjeux détaillés et les prises de paroles portées avec courage ne sont pas le simple fait psychologique d'un personnage, mais la dimension d'un combat universel. En cela, l'emprunt de la « choralité » pour présenter ce texte ne m'étonne guère.

Que penses-tu d'une mise en scène de *M'appelle Mohamed Ali* en Amérique du Nord ?

Je trouve qu'il est très important qu'une mise en scène par des gens de l'Amérique du Nord ait vu le jour. Cela pour plusieurs raisons.

La première étant liée à l'Histoire. L'Histoire avec grand H, celle qui part de l'Afrique vers les Amériques en passant par l'Europe. Le propre du commerce triangulaire, je veux dire qu'on n'a jamais fait pire depuis.

La seconde est qu'une parole venue d'Afrique subsaharienne et qui tend à s'éditer sur une scène d'Amérique du Nord, portée par des voix dont les corps accusent les stigmates de la traversée, raconte forcément quelque chose de beau au-delà de la violence de l'histoire et de ses douleurs : la fabrique des espérances. Car une mise en scène de cette œuvre en Amérique du Nord opère, de fait, la cicatrisation des plaies, la démythification des espaces prônés comme impossibles à atteindre, la « détraumatisation » du poids de l'Histoire, la transmutation des ondes de choc en ondes de grâce. Cette mise en perspective entre distance et rapprochement, à travers les espaces et les temps, tisse et renoue les liens éternels entre les fils de mama dispersés, « entre les eaux » comme le dirait Valentin Moudimbé, mais ensemble. Il y a là une réappropriation de sa part d'histoire dans une Amérique du Nord on ne peut plus diversifiée, et une carte importante à jouer dans les enjeux de cette diversité.

La troisième raison est que c'est une jeunesse nord-américaine, — composée de multiples facettes, de multiples cultures de base, des sillons d'origines étendues vers tous horizons, des expériences personnelles et communes autant variées qu'un monde recomposé —, qui se charge de porter une vision neuve : son rapport propre à son « aujourd'hui » nord-américain.

Ce travail est fait par le théâtre, sur une scène de théâtre, en ne cédant rien, fière et digne de tout ce qui constitue cette jeunesse.

Eh bien, c'est une mise à jour bénie !

Quand jeunesse se sait, l'avenir peut sourire.

Témoignage de Maxime Mompérousse

par Marie-Louise Bibish Mumbu



© Pascale Méthot

Tu disais que désormais dans ton parcours, il y a l'avant *M'appelle Mohamed Ali* et l'après et que tu ne te présenterais plus au monde de la même façon... Qu'est-ce qui a changé ?

Selon moi, la pièce commence par dépeindre ce que l'Occident pense connaître du Noir, puis invite le Noir à se libérer des attentes de l'Occident pour s'autodéfinir, se trouver beau, grand et fort.

Je suis un comédien qui, depuis ma sortie d'école, a joué beaucoup de ces attentes. En d'autres mots, j'ai joué ce que l'Occident pensait que je représentais : des clichés. Pourquoi ? Parce que c'est ça faire du théâtre au Québec. On me l'a dit, on me l'a prouvé ; quand on me félicitait après avoir joué les esclaves et les servants à l'école de théâtre ou les violents et les gangsters à la télé. On m'a dit : tu fais très bien ce qu'on attend de toi, bravo.

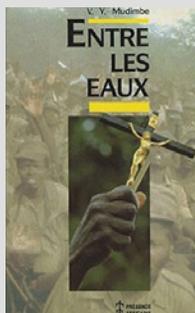
Avec Ali, je défends pour la première fois ce que je représente réellement. Ce sentiment de pouvoir dire un texte avec mes tripes, avec une conviction réelle, est vertigineux, mais ô combien apaisante pour l'âme.

Je ne vois pas comment je pourrais retourner jouer les clichés, après cette expérience-là.

Je crois que si la pièce résonne à travers les époques et partout dans le monde, c'est que partout où il est allé, l'Occident a imposé ces attentes du Noir et partout où il est allé, il y a des Noirs prêts à combattre pour leurs libertés.

Le ring est un dialogue,
et la scène est un champ
de bataille. *Je ne saurais
vous dire la joie que j'ai
en ce moment, en faisant
entendre ma voix, mon
corps, toute mon histoire
à travers Mohamed Ali.*

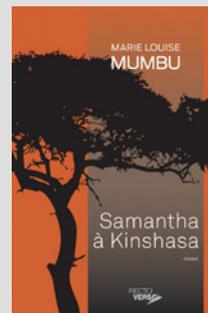
Suggestions de lecture



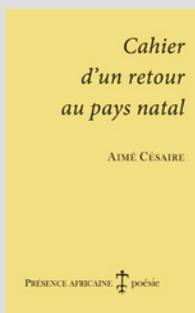
Entre les eaux
Valentin Mudimbe



Dans le ventre du Congo
Blaise Ndala



Samantha à Kinshasa
Marie-Louise Bibish Mumbu



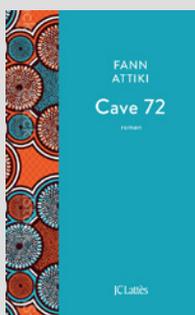
Cahier d'un retour au pays natal
Aimé Césaire



Encre, sueur, salive et sang
Sony Labou Tansi



Tram 83
Fiston Mwanza Mujila



Cave 72
Fan Attiki Mampouya



Sept mouvements Congo
Michael Disanka

Rédaction
Marie-Louise Bibish Mumbu

Responsable de la rédaction
et des réservations de groupe
Noémie St-Laurent Savaria
comm@quatsous.com
514 845-6928 poste 105

Design graphique
Le Séisme

